



Le divin du monde

Aléric de Gans

Bien sûr, tout est parti dans l'air chaud de la ville. Notre jeunesse, nos chairs bien fermes, et le sourire facile de ceux qui ont du temps, tout le temps. Depuis je traîne ; il n'y a plus personne. Le métro aérien continue de rouler sur ma tête, son *tac-tac* en écho dans mon crâne, et Paris Fried Chicken a fermé. C'est fini. Je me souviens, on y allait de temps en temps. C'était pas mauvais — disons dégueulasse.

Le quai de la Loire est désert. Octobre est venu avec son ciel de mercure, les jeunes gens ont quitté le bord de l'eau et laissé quelques cadavres de bouteilles comme des témoignages. Le vent souffle et je regarde au loin une tour qui se dresse dans l'horizon urbain. Mon moral est comme la saison : plutôt froid.

Je marche le long du canal. J'ai la crève depuis un mois au moins, une pression derrière les yeux, et le nez bouché avec ça. Vraiment ! c'est une sale période.

Je m'engouffre dans un café. Il n'y a pas grand monde... Un gros type, tout au bout du comptoir, semble hypnotiser son verre de bière, à moins que ce ne soit le verre qui envoûte l'homme ? Il a tout de même la courtoisie de me saluer d'un mouvement de la tête.

Je commande un expresso et m'installe dans un coin de salle. La table est bancale et la vitre sale, on voit à peine la rue dehors. Un coup d'œil à mon téléphone : pas d'appel, aucun texto, bien entendu. Ça fait quelque temps que je n'ai plus personne dans ma vie ; des fois ma mère me demande des nouvelles, et puis c'est tout. Les copains sont partis doucement, Paris n'a plus aucun sens pour moi. Enfin si, la ville est saturée de souvenirs. Je nous revois vaguement ici et là, on dirait que c'était un autre siècle. Ça ne m'atteint même pas.

Le café est brûlé.

— Vous allez voter pour qui ?

Je lève la tête. Le gros type est tourné vers moi, il me fixe.

— Je pense que je vais pas voter.

— Vraiment ?

— Ouais...

Le mec a l'air étonné, presque agacé.

— Ça vous intéresse pas ?

— Si... J'ai pas envie, c'est tout.

Il a un tic de dépit, puis il se retourne et revient à sa bière.

Je paie et je pars.

Je vais marcher, je vais marcher jusqu'au KFC d'Aubervilliers. C'est là que je vis, près d'un grand vide entre les immeubles. Avant il y avait un squat, c'était crade ; un jour la police est venue, ensuite les engins de démolition. Je me rappelle un monstrueux insecte de métal. Avec sa pince surpuissante il cassait les murs comme du sucre. Les gens s'arrêtaient pour regarder le spectacle de la colère mécanique. Il n'y a plus de squat.

Je prends l'avenue de Flandre. Il n'y a pas foule dans Paris, on dirait le mois d'août sans le beau temps. Un vieux fait chier son chien. Il ne ramasse même pas, c'est pas son problème. J'y pense quand un gros *ba-bang !* fait saturer mon oreille gauche. Mon cœur a bondi, le clébard aussi je crois. Son maître est à l'arrêt, il défriche du regard la rue du Maroc. On ne voit rien de spécial, tout est assez mou. Pourtant on a bien entendu un coup de feu, c'est certain. En massant mon oreille meurtrie je m'engage dans la voie déserte. Un taxi passe comme si le monde n'avait pas tremblé, comme si la déflagration était un détail dans le concert triste de la métropole.

Tout à coup, à ma droite je vois un ruisseau de sang, et c'est le mien qui gèle. Il y a un homme à terre, un homme qui a l'air plus mort que le plus mort des morts de cinéma.

Autour de moi c'est vide. Le vieux promeneur ne m'a pas suivi. Les immeubles sont muets, les fenêtres fermées. J'approche. Je n'avais jamais vu de cadavre. Est-ce qu'il est mort, vraiment ? Je m'accroupis ; ça ne sent rien, ni le sang ni autre chose. J'ai le nez congestionné. J'essaie de trouver son pouls en palpant son cou du bout des doigts. Je ne suis pas médecin moi ! Je ne sais pas ; je ne sens rien. On dirait que ça ne bat plus...

Une voiture passe, une 406.

Un homme arrive d'un pas tranquille. Je me relève et le regarde ; ma respiration s'accélère sensiblement. Il est costaud, noir — Sénégalais je dirais.

Je balbutie :

— Monsieur... Excusez-moi... Quelqu'un... Blessé par balles...

Le type fait les gros yeux en voyant le mort.

— Il faut appeler les secours, dit-il.

— Oui !

Qui ? Le SAMU ? Les pompiers ? Je tâte mes poches à la recherche de mon portable. Je ne trouve pas ! Il est où ? Le Galsen a déjà dégainé le sien.

— Oui, fait-il, il y a un homme qui perd du sang ici... Rue du Maroc... Dans le 19^{ème}... Oui, c'est très grave je crois. (Il raccroche.) Les pompiers vont venir.

Quelques personnes commencent à s'agglutiner autour de nous. Je reconnais l'homme au chien, qui fronce les sourcils en détaillant le cadavre.

Une vieille dame s'agite :

— Mais appelez la police !

— Madame, les pompiers arrivent, l'interrompt le Sénégalais.

La vieille ne le croit pas. Elle le dévisage durement. Ça commence à discuter, ça s'engueule, on dirait. J'ai la tête qui tourne. Ils m'emmerdent ces cons.

La sirène ! Les secours ! Le camion rouge vif chasse les curieux de la chaussée. Comme la densité augmente autour du mort, je recule de quelques pas, j'en profite pour m'effacer. Au moment où les *sauveurs* descendent de leur engin, je suis déjà en train de fuir. À cinquante mètres je presse le pas. À soixante je prends à gauche sur l'avenue de Flandre. J'inspire fort par la bouche.

Au KFC je ne mange pas. Je regarde les pilons de poulet dans leur boîte en carton... Pas envie. Est-ce que le Galsen a parlé de moi ? Les flics vont vouloir m'entendre, c'est sûr... Je croque dans la panure mais j'ai la gorge serrée, j'en soupire. Au fond de la salle une espèce de cloche dort à moitié sur la table.

Je rentre chez moi, j'essaie de m'anesthésier avec la télé.

Dehors, la rue gronde. La nuit ça ne s'arrête pas, jamais ; Paris ne dort que d'un œil — Aubervilliers aussi.

Moi idem.

*

Je me suis levé assez tôt et j'ai fouillé Google. Il y a déjà quelques brèves... Il est pas mort le mec ! Alors ça... J'aurais juré !... Enfin, je suis pas médecin, même pas infirmier. Le cœur et moi ça fait deux, pendant les prises de sang je suis toujours à ça de m'évanouir. On m'allonge, on m'apporte un sucre — quel cinéma !

Ça me rassure ces articles. S'il est en vie, peut-être que la police ne poussera pas trop loin son enquête ? Je n'ai pas envie de me faire cuisiner, ni d'expliquer pourquoi j'ai décampé à l'arrivée des secours. Je me sens mal en ce moment, les émotions ça me fatigue. Certains soirs je voudrais sortir de mon studio, mais je n'y arrive pas. C'est quelque chose qui monte en moi, qui irradie depuis le fond de mes intestins, un froid terrible, et puis les muscles qui se durcissent, le dos, tout ! Alors j'imagine le pire, j'imagine que le monde est mauvais et qu'il m'attend sur le trottoir.

Je ne sors plus beaucoup en vérité. Et quand ça m'arrive, je tombe sur un blessé par balles.

On frappe à ma porte ; je me fige. La musique ! merde ! Ça recommence : *boum boum boum !* Trois coups sourds et réguliers. Je coupe le son, trop tard.

— C'est la police.

Putain...

— Ouvrez maintenant !

Je me lève... Je déverrouille... Deux hommes en bombers, taille moyenne, la bonne trentaine. Ils se présentent... Capitaine Machin, lieutenant Truc... Ils me demandent si j'étais bien sur les lieux, hier.

Oui, j'y étais.

— Vous avez pas attendu la police ? m'interroge le plus haut gradé.

— Non, je devais partir. J'avais rendez-vous.

— Pour quoi ? Pour du boulot ?

— Euh non... Une fille...

— Ah ouais ? Si vous nous donnez son nom, elle pourra confirmer ?

Un voile me tombe sur les yeux. Ça sort tout seul :

— Non je mens... Je suis parti parce que je me sentais pas bien.

Le capitaine ricane en sourdine — sourire cynique et nez qui souffle.

— Bon, aujourd'hui c'est pas possible, mais on va vous entendre dans la semaine. OK ?

— D'accord.

— Mon collègue va vous remettre une convocation. Si la date vous convient pas, on peut changer.

J'attrape le papier... Je n'entends plus rien, ou pas très bien... Je me vois déjà en garde à vue sans lacets. J'ai jamais eu ce genre de problème, je suis un pauvre type moi, un sans-histoire... Les flics ça me fout la trouille.

Je crois que le lieutenant Truc m'explique ce que je peux faire et ne pas faire d'ici là, mais c'est très loin tout ça, c'est un autre monde. Je fais oui avec la tête, je dis « au revoir », mécaniquement ; ils s'en vont, ils me laissent avec mon papelard, et moi je tremble, pauvre faon, petit Blanc fragile effrayé par les flashes d'un gyrophare. Il n'y a plus un bruit chez moi. Dans mon oreille gauche ça siffle. Le coup de feu d'hier, sans doute... Je remets du son... Ensevelir les parasites auditifs !...

*

J'ai bourré mon sac avec des fringues en boule et je suis parti, j'ai quitté ce trou près d'un vide entre les immeubles. J'ai contourné le parc par les Maréchaux direction le Sud, j'ai marché longtemps le long du tram ; après l'hôpital Robert-Debré j'ai tourné à droite, Porte des Lilas.

Ici tout est sec — bétonné. C'est la ville et c'est vieux, ça sent la fin d'une époque, du Paris des films de mon enfance. Près du périph' les pubs ont gagné, les années soixante sont devenues si grosses et si laides que les arbres étouffent, maigres, entre les briques souillées. Toute l'Europe est comme ça, il paraît... C'est ce qu'on m'a dit — je ne voyage pas. Eh bien qu'elle crève ! Je vais m'en aller, c'est sûr. Je vais commencer par la Belgique. Si la police me veut, qu'elle me suive. Meurtre ou pas meurtre on ne m'entendra pas. Après tout ce ne sont pas mes affaires ! Des gens se tirent dessus, et alors ? Chacun ses plaisirs, n'est-ce pas, moi c'est la musique et une bière de temps en temps.

Pour Bruxelles c'est Gare du Nord. D'ici je prendrai la 11, la 2, puis la 4, puis le Thalys je crois ; de Bruxelles je quitterai l'Europe, la vieille Europe écrasée sous le poids de sa puissance mortifère. Je verrai bien si le monde va mal ! Si l'Afrique ou l'Asie sont si différentes de Château-Rouge et de Belleville. Je me ferai mon idée. Et les flics : un souvenir, tout au plus.

Je prends la bouche de métro. Elles sont profondes les stations de la 11 ; on s'y enfonce jusqu'à l'os dans l'air humide et les moustiques. Tout en bas le quai est calme. Une femme emmitouflée dans une doudoune immonde se racle la gorge et crache dans la rigole.

La rame entre en gare après son demi-tour. C'est le départ de la ligne, elle devrait être vide, pourtant il y a du monde à l'intérieur. Des policiers ! Pas mal, même — trois, quatre petits groupes. C'est trop, j'étouffe ! Est-ce qu'ils me cherchent ? Comment savent-ils ? Une sueur de trouille poisse mes vêtements. L'air de rien mais les yeux troubles, je prends l'escalier et me mets à courir à mi-pente.

Dehors je bombe, je remonte la rue de Belleville avec mon sac sur l'épaule qui me percute la fesse. Je crève de chaud, je suis confit.

À l'angle de la rue du Télégraphe se tient un homme élégant. Il porte un costume clair, une cravate à pois et un borsalino posé négligemment sur sa tête. Il sourit et me regarde derrière ses petites lunettes rondes. Il me veut quoi ce mec ? Je soutiens son regard.

— T'as un train à prendre ? fait-il avec une poussière d'accent méridional.

— Pardon ?

— Tu cours... T'es pressé ?

— Un peu...

Et s'il était de la police ? Il a un look de collabo. Il pourrait être commissaire, après tout... Détective privé ?... Il éteint cette angoisse :

— T'es pas obligé de répondre, ricane-t-il. Je suis pas flic !

— Vous voulez quoi ?

Les coins de sa bouche retombent. Il regarde à gauche, à droite, fait un pas dans ma direction, les mains dans les poches de son froc un peu trop grand.

— Ils vont dire que c'est toi, tu sais.

— Moi ?

— Ouais. Hier... Ils vont dire que c'est toi... Le Sénégalais a un alibi : il sortait du bar, tout le monde l'a vu.

Je commence à balbutier :

— Mais... C'est... C'est pas moi !

— Ouais, je sais. Mais les flics s'en foutent (Le sourire lui revient.) Tu comprends, il faut bien que quelqu'un paie. La Justice a faim ! Tu comprends ce que je veux dire ?

— Vous êtes qui ?

Il escamote ma question :

— Quelqu'un qui fuit, c'est un coupable, non ?

— J'ai rien fait...

— Pourtant il y a un gamin dans le coma, qui s'est pris une balle en pleine poitrine !

— J'ai rien fait.

Il me coupe :

— Il s'appelle Jimmy. Un Sénégalais aussi, un sans-papiers. Tu sais qui l'a blessé ?

— Non !

— Un flic... (Il poursuit, impitoyable.) Ils vont pas donner un collègue, tu comprends ? C'est d'ailleurs pour ça qu'ils te cherchent ! T'es idéal pour eux !

— C'est impossible... J'y suis pour rien...

— Oui, comme Dreyfus... Et Patrick Dils aussi !... Non vraiment, t'es dans la merde.

Je regarde la rue, le ballet des bagnoles et des bus, les passants... Face à moi il y a un square, et dans ce square il n'y a personne — rien. Les haies sont là pour dissimuler l'absence, elles font une barrière entre le vide et nous. Le vent se lève ; je refroidis tout entier.

L'inconnu a toujours ce petit sourire moqueur.

— Qu'est-ce que je dois faire ? demandé-je.

— Ah ! c'est pas mon problème. Je t'avertis, c'est tout. Si tu veux partir, pars ! Va voir le monde, émerveille-toi ! De toute façon il n'y a rien ici, que de la merde ! (Il s'agite.) Tu veux quoi ? Tu veux continuer à vivre dans ce mouvoir ? Mais c'est ignoble, il faut être taré ! Regarde : ça te fait envie ça ?

Je secoue la tête en soupirant :

— Je m'en fous de cet endroit. Je veux qu'on me laisse tranquille...

— Tu t'en fous et t'as raison ! Il faut vivre, tu comprends, vivre pleinement ! Ici en Occident on crève ! On crève ! Et on donne des leçons au monde entier...

(Il remonte ses lunettes sur son nez en les tenant par une branche.) Tu sais, pour les gens comme toi ou moi, ou comme Jimmy qui est à l'hôpital, y a pas de place ici... On veut nous faire croire que tout ira bien mais on se fout de nous. Mon cul ! C'est l'antichambre de la mort ce pays, et tant mieux, qu'il continue à s'emmurer, à s'isoler... Qu'il aille au diable ! Tu comprends ce que je veux dire ? On s'en fout ! Ils se prennent pour qui ? Tu as vu leur télé ? Leur presse ? Leur musique ? Mais c'est de la merde, c'est la médiocrité portée au pinacle, c'est du pus. Du pus ! Ah, vraiment, vaut mieux se tirer, je te le dis... Tu fais bien de les enculer, sinon à la fin c'est eux qui t'enculeront. Tu peux me croire...

L'inconnu a l'air content de lui. Il frétille, même. Il enfonce ses mains dans ses poches et fait deux pas de côté.

— Allez, va-t'en. Il manquerait plus qu'ils te chopent à cause de moi...

Je replace la sangle de mon sac de voyage.

— Au revoir, dis-je.

Tandis que je m'éloigne sans tarder, l'inconnu m'invective une dernière fois :

— N'oublie pas : il y a du divin dans ce monde !

Tout ce qui m'intéresse, c'est le métro — attraper la ligne 2, éviter la 11, bourrée de flics. Je descends la rue de Belleville, il y a des jeunes qui s'amusent, qui rient dans l'air fade. J'ai tellement de pression dans les sinus qu'on pourrait y faire passer une rivière, installer une turbine sous mon nez, et alimenter en électricité une ville de taille moyenne. À un moment j'ai l'impression que mon crâne va éclater et je dois m'arrêter dix secondes.

Je descends, je fonds sur le quartier chinois, il y a de plus en plus de restaurants, et des bons, j'en ai testé quelques-uns. D'habitude cet endroit sent fort, il a une identité, mais mon odorat est éteint. À ma gauche, « Les Furies », un bar dans l'air du temps. On y parle fort pour se faire remarquer, on y drague, à la fin on reste seul avec soi-même et on vieillit, comme tout le monde, avec sept ou quinze euros en moins. La bière y est médiocre.

Une nouvelle bouche de métro, des Chinois partout, une souris qui passe sous les automates RATP. *Ting !* Je franchis le portillon. À mesure que j'avance dans les tunnels, les gens se font plus rares. J'ai froid. Quand j'atteins le quai, il est désert. C'est quelque chose qui n'arrive jamais ! Je tourne la tête dans tous les sens, je pivote,

je tricote ; la station est vide et j'ai le vertige, je me figure que ce monde que je fuis n'a jamais existé, que je suis mort, ou fou, ou pire.

J'ouvre mon sac et je fouine à la recherche de tranquillisants. Je vois mes T-shirts et mes caleçons qui se mélangent. Impossible de trouver cette putain de boîte ! Je m'énerve. Et puis tout à coup je sens quelque chose. Pas le plastique frais sous mes doigts, non, une *odeur*. Ça ressemble à de la camomille, avec une pointe de verveine, un parfum citronné. Je renifle, je vérifie mon odorat, et je *sens* ; je retrouve une dimension du monde que j'avais perdue. Une épaisseur.

Un bruit de ferraille dans le terrier, du côté de mon oreille blessée par la détonation. Le train arrive, il vient pour moi dans la petite chapelle embaumée par une présence mystérieuse. Je le vois qui jaillit de l'obscurité : il est rose, rose comme les jouets que l'on donne aux fillettes pour leur faire avaler leur féminité.

J'oublie mon sac et piétine les marques au sol, les marques qui montrent à quel endroit vont s'ouvrir les portes du wagon. Le métro ralentit, ralentit puis s'arrête. *Clac !* Les battants coulissent et la lumière intérieure me submerge.

Il me semble que ce train porte la joie dans son ventre, et je ne désire rien tant que de quitter la pesanteur de ma vie. Alors je monte et j'attends le signal sonore. Quand il aura retenti sous la voûte carrelée, je partirai — j'irai voir ailleurs si le monde est autre chose que de la peine en briques.

Tout sera éclairé.